

Le Roman des Romands 6
Quand j'avais 17 ans

Quand j'avais dix-sept ans, j'écrivais des histoires. J'en ai retrouvé une. Elle raconte mes virées au vieux cimetière de Céligny, le village de mon enfance. L'acteur Richard Burton y est enterré. J'aimais cette tombe. Tous mes amis l'aimaient. Elle était notre lieu de ralliement. Cette histoire, la voici. Elle a été écrite en 1982. Me voici à dix-sept ans.

Burton Daddy

J'en ai passé, des heures, en compagnie du cadavre de Richard Burton. J'ai même passé la nuit avec, tous les deux couchés l'un sur l'autre à même la terre, dans le cimetière abandonné de Céligny, un patelin au bord du Léman. Quand Burton a cassé sa pipe, on l'a enterré discretos, et, tout aussi discretos, Elizabeth Taylor lui rendait visite ici, au fin fond de nulle part, la veille de Noël. Elle arrivait au crépuscule pour ne pas être reconnue, en tenue de grand deuil, un lévrier en laisse. Elle restait agenouillée dans la neige à pleurer son bien-aimé, à glisser des mots doux sous la dalle du caveau. Son chien, qui trouvait le temps long, allait pisser sur d'autres tombes ou déterrer les os d'un bourgeois qui se croyait à l'abri, au pied de sa croix. Moi, je restais caché derrière un arbre, à regarder, le coeur battant.

Il fallait, il faut encore, longer un champ de maïs, de colza, ou creusé par le gel, selon l'année et la saison, pour atteindre la grille du cimetière. Mieux vaut venir en été. On avance planqué par la nature, on est tranquille, et le cimetière noyé de verdure fait alors dans le Byron moussu. Combien de fois m'y suis-je rendu ? Au milieu de la nuit, traversant des cours de ferme à pied jusqu'à la plus dangereuse, celle à la sortie du village, la Ferme du chien fou, gardée par un molosse luisant de crocs, qui se jetait au bout de sa chaîne, comme une boule de Morgenstern.

La nuit, toujours la nuit. Les nuits sont vides, odorantes comme la mort. J'ai passé combien d'heures à invoquer l'âme de Richard Burton dans ce cimetière ? Je ne sais plus. On y va tous les samedis avec les copains, picoler, fumer du shit. Moi, je ne me défonce pas trop, je veux avoir les idées claires pour communiquer avec Burton, bien sûr, sans y croire, mais je fais semblant, comme quand on s'assied chez une voyante qui roule des yeux hallucinés pour faire gober son flot de stupidités. Les gens feraient mieux d'aller à l'église, on y baratine gratuitement.

La lune éclaire un sol pierreux, défoncé par les racines. Tout est calme. La cérémonie peut commencer. Les bougies sont allumées. On s'assied en cercle autour de la tombe de l'acteur. Mais les copains ne tiennent pas longtemps en place, leurs besoins les entraînent ailleurs, ça finit par se barrer aux quatre coins de la forêt, qui avec une gonzesse, qui pour dégueuler. Moi, je n'ai pas de gonzesse ; un corps handicapé, ça en dégoûte plus d'une. Je n'ai, d'ailleurs, jamais pigé comment font les mecs pour emballer ; ça se regarde en coin, et, dix minutes plus tard, ça se galoche ventouse. Tout ça me dépasse complètement. Bref, je me retrouve seul avec le squelette de Burton sous mon cul, et là, j'ai la trouille, car on est dans le Bois du Flip. Elle

s'appelle comme ça, cette forêt, le Bois du Flip, parce que tu ne peux pas la traverser tout seul sans faire dans ton froc, parce que c'est dans ce bois qu'un mec a massacré sa famille à coups de hache, au 19e siècle, un truc horrible, pas si lointain. Il a débité sa femme et ses gosses à la hache. On a dit que c'était à cause de l'absinthe, et ça date de ce fait-divers, l'interdiction de la Fée verte en Suisse. On dit que c'était un bon père, sinon.

Maintenant, je suis seul avec Burton dans le Bois du Flip et... je flippe à mort ! Mais je tiens le coup, cramponné et ratatiné au fond de ce cimetière abandonné. La trouille finit par passer. Je sens l'aura du gaillard, son cadavre d'acteur exhalant des vapeurs d'Hollywood, d'étreintes et de baisers, car les stars brillent de l'amour qu'on leur porte. Je ferme les yeux. Elizabeth Taylor se tient nue devant moi, en maîtresse des animaux, une main sur la tête de son chien, l'autre sur celle de Burton agenouillé à ses pieds. À force de rêvasser, la fatigue me tombe dessus. Je me vois assis comme un crétin dans la forêt en pleine nuit, tandis que tous autres prennent du bon temps, et que je reste à fixer une bougie au lieu d'avoir quelqu'un à embrasser. Je pense à mon lit. Puis, par extension, à ma famille, à mon père qui avait aussi des allures de star.

Me voici bel et bien assis sur le cadavre dont mon père était un sosie parfait, mon père Adly l'Égyptien, Suisse d'adoption et bonhomme pas commode, qui s'est suicidé à la clope quand j'avais quatorze ans, deux ans avant que Richard Burton ne passe l'arme à gauche. Mon père signait des autographes à l'américaine, en riant, la tête chavirée, la mèche au vent, « Richard Burton, with Love, to Jenny, to Penny... », à qui voulait bien l'appeler Richard et lui payer un verre. Il a signé je ne sais combien d'autographes en se faisant passer pour la star. Je l'ai vu faire à Genève, à la terrasse des cafés, quand il m'emmenait dans les Pâquis voir les putes qui le connaissaient toutes par son nom, « Salut Rahmy ! ». Évidemment, ce n'était pas pour baiser qu'il m'emmenait, mais juste histoire de me dessaler, et il signait « Burton with Love » pour les touristes de passage, qui le prenaient pour un autre, et pour les filles qui le prenaient pour qui il était, Rahmy l'Égyptien, mais qui voulaient quand même un autographe de Richard Burton pour frimer devant leurs clients et faire grimper les prix, « coco, je te fais reluire, mais avant toi, je me suis fait un cadot du 7e art, tu vises la dédicace, alors allonge la monnaie, etc... ».

Donc, ce vieux cimetière est mon paradis. Je me sens vivre parmi tous ces morts. Je fais des rêves éveillés. Puis je rentre chez moi, mais je reviens chaque fois avec l'espoir d'un miracle. Lequel ? Sans doute celui de changer de peau. Je pense à ma famille, j'en voudrais une autre. Je pense à mon père. Il est, comme Burton, froid et enterré. Il gît dans un cimetière voisin, mais mon imagination le déterre, le fait voler à travers la nuit jusqu'ici, pour l'allonger dans la tombe de l'acteur. Ces deux squelettes, ces deux visages n'en forment plus qu'un. Je peux piétiner cet hybride, ou lui parler tendrement, le frapper ou le caresser à travers la terre. Les heures passent. La neige couvre la campagne. La nuit brille de mille feux. Je lis Baudelaire et Lautréamont à la lueur des bougies. J'invoque Dieu et le Diable. Je maudis tous les pères d'être si faibles devant la mort, d'abandonner leurs familles, leurs enfants, de disparaître pour toujours dans le néant. Je les pleure, je les emmerde, j'apprends à vivre en orphelin. Le futur m'appartient !